

gieuse dans laquelle on l'élève avec tant de soins ? et comment résister à ses passions ? S'il peut ces deux choses, il n'est plus poète. Le grand-duc de Toscane vient de payer quatre mille francs un petit livret couvert en parchemin, dont le Tasse s'est servi pour écrire des sonnets ; l'écriture est fort grosse. On voit que plusieurs ont été abandonnés par lui, après qu'il a essayé de les tourner de deux ou trois manières différentes. Mes *protecteurs* m'ont fait voir ce petit livret à la bibliothèque du palais Pitti, fort bien tenue et fort jolie.

Ayez en Italie des protecteurs, des titres, des croix, etc., ou un cœur d'homme pour mépriser les vexations, jusqu'au jour où vous aurez une armée de cent mille hommes dans votre poche ; c'est ce que nous répétons à nos compagnes de voyage. Mais elles sont outrées de colère, c'est la première fois depuis treize mois.

Dans leur indignation contre la consigne donnée aux moines de Saint-Onuphre, elles trouvent fort bien ce sonnet d'Alfieri :

ALLA TOMBA DI TORQUATO TASSO.

Del sublime cantore, epico solo,
Che in moderno sermon l' antica tromba
Fea risuonar dall' uno all' altro polo,
Qui giaccion l' ossa in sì negletta tomba ?
Ah! Roma ! e un' urna a chi spiegò tal volo
Niegghi, mentre il gran nome al ciel rimbomba ;
Mentre il tuo maggior Tempio al vile stuolo
De' tuoi Vescovi Re fai catacomba ?
Turba di morti che non fur mai vivi,
Esci sù dunque, e sia di te purgato
Il Vatican, cui di fetore empivi !
Là nel bel centro d'esso ei sia locato :
Degno d' entrambi il monumento quivi
Michel-Angelo ergeva al gran Torquato.

3 octobre 1828. — Paul est arrivé hier ; il nous avait quittés pour une course du côté de Venise. Il y a six mois qu'un matin la police trouva un cadavre dans la rue d'une ville que j'appellerai Ravenne, car en ce lieu on a du cœur et de l'esprit, et il faut de tout cela pour l'histoire que Paul vient de nous dire.

Elle est restée complètement inintelligible pour les habitants du pays. Le mort s'appelait Cercara ; quoique jeune encore, il passait pour vieux à cause du métier qu'il s'était fait ; il prêtait à la petite semaine. Fort mal mis pendant sa vie, on l'a trouvé froid dans la rue, vêtu comme pour aller au bal, et avec des bijoux de prix qu'on ne lui avait point volés. Il avait un jeune frère, Fabio Cercara, soupçonné de carbonarisme, et qui, en homme d'esprit, s'était réfugié à Turin, où il étudiait la chirurgie. Dès que Fabio a su la mort de son frère aîné qui lui laissait près de trois millions, il s'est fait moine.

En dernier lieu, pendant que Paul était à Venise, une jeune femme s'est fait annoncer chez un moine fort en crédit et qui réellement a un peu du caractère de Fénelon. Cette femme très-jeune a beaucoup pleuré et lui a remis des bijoux qui peuvent valoir deux mille sequins.

« C'est tout ce que je possède au monde, a-t-elle dit au moine. Je me crains moi-même. Ne me remettez jamais ce dépôt que pour une fin honnête et que vous approuverez. Je veux me faire religieuse, indiquez-moi un couvent dont la règle ne soit pas trop dure. Daigrez répondre de moi et me présenter sous le nom de Francesca Polo, qui n'est pas le mien. — Avez-vous commis quelque crime sur le territoire de l'Autriche ? a dit le moine. Rassuré à cet égard, il a bien voulu prendre la jeune femme sous sa protection.

Voici l'histoire de Francesca, telle qu'elle l'a faite au confesseur du couvent qu'elle a choisi. Elle n'a que vingt-deux ans ;

elle a été mariée à dix-sept à une espèce de fat, assez âgé et ennuyeux au suprême degré. Ce fat, quoique fort riche, empruntait de l'argent à Cercara l'ainé, qui bientôt fit la cour à Francesca; elle le prit en aversion. Un an après, lorsqu'on vit qu'elle n'aimait pas Cercara, cinq ou six jeunes gens de Ravenne essayèrent de lui plaire; elle eut peut-être aimé l'un d'eux, mais il partit. Sans malheur autre que l'ennui, elle dit que pendant tout l'été de 1827 la vie lui fut à charge. Son mari était plus ennuyeux que jamais, et Cercara venait la voir exactement soir et matin.

Un jour elle crut rencontrer dans la rue ce jeune homme qu'elle avait distingué, mais auquel elle n'avait jamais parlé; elle se trompait, l'homme qu'elle regardait et qui s'était presque arrêté comme saisi d'un sentiment soudain à sa vue, était Fabio Cercara, le jeune frère de son ennuyeux, qui arrivait de Turin. C'était un très-bel homme, mais fort brun. Il avait l'air timide, et cependant à l'église, à la promenade de chaque soir, elle était sûre de rencontrer ses yeux. Un jour il vint chez elle apporter, disait-il, un paquet de la part de son frère. Il fut admis auprès de Francesca. « Ce que je viens de dire à votre femme de chambre est tout à fait faux, lui dit-il, mon frère ne craint rien tant au monde que de me voir vous parler. Je n'ai pas eu l'adresse de lui cacher la passion que j'ai pour vous. Je suis malheureux, rien ne m'a réussi dans ma vie. Vous allez me dire que vous ne songez pas à moi, en ce cas je repartirai demain pour Turin, si tant est que j'en aie le courage, car à Ravenne da moins je vous vois. »

Francesca, fort troublée, eut cependant assez de courage pour être sincère avec lui. « Vous me feriez beaucoup de peine si vous partiez, car ici je meurs d'ennui et je vous vois passer avec plaisir; mais je ne vous aime point: je vous vois avec plaisir parce que vous ressemblez à un homme que j'aime

peut-être. » Cette réponse désespéra Fabio; cependant il ne put prendre sur lui de quitter Ravenne, et au bout de deux mois parvint à se faire aimer. Il mit dans ses intérêts un artisan dont la maison avait une petite fenêtre qui donnait sur le jardin du mari de Francesca. Une fois la semaine et ensuite presque tous les jours, Fabio se laissait glisser le long d'une corde nouée attachée à cette petite fenêtre. Il entrait par le jardin dans une salle basse, et, chose incroyable, venait s'établir dans la chambre même où l'ennuyeux dormait avec sa femme. L'homme très-fin qui faisait ce récit à Paul suppose que Francesca donnait un peu d'opium à son tyran, mais elle le nie tout à fait.

Au bout de quelque temps Fabio fut obligé de retourner à Turin: la police de Ravenne, inquiète de le voir prolonger sans motifs apparents un séjour qu'il avait annoncé devoir être de trois semaines au plus, commençait à le faire suivre. Comme il était plein d'honneur, il craignit de compromettre Francesca, pour laquelle sa passion semblait augmenter tous les jours.

Occupé de son amour, Fabio n'avait fait aucune dépense pendant son séjour à Ravenne. Sans y songer il plut à son frère, qui peu de jours avant celui du départ lui dit: « On ne sait ni qui meurt ni qui vit, viens chez mon notaire je vais te faire une donation de tous mes biens, à condition que tu me donneras ta parole d'honneur de ne jamais les vendre ni les hypothéquer. » L'acte fut passé; Fabio, qui avait vingt-deux ans comme sa maîtresse, fut très-reconnaissant. Mais bientôt le chagrin causé par le départ lui fit oublier sa nouvelle fortune. Il n'y avait pas moyen même d'écrire à Francesca; les habitants de Ravenne meurent d'ennui et s'observent tellement les uns les autres, que rien ne peut être secret. Fabio était jeune, sa douleur extrême, il eut l'imprudence de se confier à

son frère, plus âgé que lui de quinze ou vingt ans. Il a dit depuis que cette confidence fut comme un coup de foudre pour le riche Cercara. « Comment, lui répétait sans cesse celui-ci, tu la vois presque toutes les nuits ! Comment, ajoutait-il un moment après, cet imbécile de mari ne vous a jamais entendus ! — Nous ne parlons jamais dans cette chambre, » répondait Fabio. Au milieu de sa profonde douleur, son frère se fit répéter cinq ou six fois tous les détails des entrevues ; Fabio le voyait pâlir à chaque mot qui par hasard peignait l'amour que Francesca avait pour lui. Enfin, le jour du départ arrivant, le riche Cercara alla visiter avec son frère la maison de l'artisan, et il s'engagea à jeter par la petite fenêtre, lorsqu'il entendrait un certain signal, les lettres que Fabio lui adresserait de Turin pour Francesca.

Il paraît que pendant le premier mois le riche Cercara remplit honnêtement sa mission. Il venait ennuyer Francesca deux fois par jour, comme à l'ordinaire. Elle s'est rappelé depuis qu'elle le trouvait fort changé et fort pâle, les jours où il devait jeter une lettre de Fabio dans le jardin. Enfin le riche Cercara eut l'idée de contrefaire l'écriture de son frère, qui annonçait à Francesca s'être presque démis le poignet dans une chute de cheval. Quinze jours après, une lettre supposée apprit à Francesca que Fabio allait venir à Ravenne à l'insu de sa famille, uniquement pour la voir.

Parvenue à cette partie du long récit que nous abrégeons, Francesca rougit beaucoup et eut besoin des encouragements du père confesseur pour être en état de continuer. « Enfin le jour de mon malheur arriva, reprit Francesca, qui était devenue d'une pâleur mortelle, l'infâme Cercara eut l'audace de pénétrer dans ma chambre ; je me souviens que j'eus le plus étrange soupçon ; je finis par croire que Fabio s'était un peu enivré et craignait de se compromettre en parlant ; cependant

mon mari dormait profondément, et, à cause de l'extrême chaleur, était allé reposer sur le canapé. L'homme que je prenais pour Fabio, mais que ce jour-là je n'aimais presque plus, à ce qu'il me semblait, me quitta bien plus tôt qu'à l'ordinaire. Dès qu'il fut parti, je me fis des reproches de mon peu d'amour et de la folie de mes idées. Le lendemain le monstre revint ; tous mes soupçons furent vérifiés : je fus certaine que l'homme qui avait abusé de moi n'était pas mon amant ; mais quel était-il ? Je me perdais dans mes idées, j'avais beau passer la main sur sa figure, je ne trouvais rien de remarquable dans ses traits, sinon que j'étais bien sûre que ce n'étaient pas ceux de Fabio. J'eus assez d'empire sur moi pour cacher mon agitation.

« Je recommandai à l'inconnu de venir le vendredi suivant ; ce jour-là mon mari devait aller à la campagne, je me gardai bien de le dire à l'homme qui me trompait. Le vendredi je fais coucher à mes côtés une servante très-forte qu'on appelle la Scalva, et qui, à cause d'un grand service que je lui ai rendu, m'est tout à fait dévouée. L'inconnu entre, je fus sur le point de le poignarder sans lui rien dire. Grand Dieu ! quel danger je courus ! C'était Fabio, qui, par une étrange combinaison, arrivait de Turin pour me voir. Il était si heureux, que je n'eus pas le courage de lui avouer notre malheur.

« Le lendemain j'attendais presque Fabio, qui m'avait fait une demi-promesse de revenir. Au lieu de lui, qui vint ce soir-là ? Le monstre qui m'avait rendue indigne de mon amant. Je fus encore trompée, je me jetai dans ses bras, croyant que c'était Fabio ; mais l'inconnu m'embrassa, et je m'assurai de mon erreur. Aussitôt, sans mot dire, je lui donnai deux coups de poignard dans la poitrine, et ma servante l'acheva. Il pouvait être deux heures du matin ; nous étions dans les grands jours, il n'y avait pas de temps à perdre. Je dis à la Scalva d'aller réveiller Fabio. et le prier de venir ; je me perdais, je

le sentais bien, mais j'avais besoin de le voir. « Dieu sait, » disait la Scalva, si seulement on voudra m'ouvrir à l'heure « qu'il est; tous les voisins seront réveillés; ceci peut nous « conduire à l'échafaud. » Mais je lui dis que je le voulais, elle ne répliqua pas et partit.

« Par un bonheur inoui, elle trouva la porte de la maison de Fabio ouverte, elle savait où était sa chambre; ils revinrent au bout de peu d'instants. J'avais passé ces derniers moments heureux de ma vie, assise sur mon lit, ayant à mes pieds le cadavre du monstre; je ne le voyais pas, mais la chambre sentait le sang. Enfin j'entendis du bruit, je sortis précipitamment pour tout raconter à Fabio; par mon ordre la Scalva ne lui avait rien dit. Quand Fabio fut introduit dans la maison, elle osa allumer la lampe; il me vit toute tachée de sang. A cet instant commença mon malheur: il eut horreur de moi, il écouta mon récit avec froideur et sans me donner un seul baiser, lui qui ordinairement était si fou dans ses caresses.

« Il fallait que son indifférence fût bien marquée, car la Scalva me dit en patois: « Il ne nous aidera pas.—Au contraire, » reprit froidement Fabio, je me charge de tout, ceci ne vous « compromettra nullement; avec l'aide de la Scalva je vais « transporter le corps dans une rue écartée, et si demain et « les jours suivants vous ne changez absolument rien à votre « conduite habituelle, je défie le diable lui-même de deviner « ce qui s'est passé. — Mais m'approuves-tu, mon ami? lui « dis-je avec passion. — Dans ce moment-ci je suis glacé, ré- « pondit-il, et en vérité je ne sais si je vous aime. — Eh bien! « finissons-en, lui dis-je, emportez ce corps avec la Scalva. » Nous entrâmes alors dans la chambre; il jeta un cri et tomba par terre contre une chaise, il avait reconnu avant moi son frère. Celui-ci était renversé, les yeux ouverts, je le vois encore, et nageant dans le sang..... Fabio l'embrassait.

« Que vous dirai-je? Je ne compris que trop que Fabio ne m'aimait plus; j'aurais bien mieux fait de me tuer comme j'en fus tentée, mais j'espérais qu'il reviendrait à m'aimer. La Scalva et lui emportèrent le cadavre dans une grande couverture de laine, et le placèrent au milieu d'une rue déserte, à l'autre bout de la ville, vers la citadelle. Croiriez-vous que je n'ai plus revu Fabio? poursuivit Francesca en fondant en larmes. Il est allé s'enfermer dans un couvent à Turin, on me l'a écrit par son ordre. J'ai fait tout ce qu'il fallait pour n'être pas découverte, puisqu'une action si juste déplait à Fabio. J'ai donné la moitié de ce que j'avais à la Scalva; elle est en Espagne, et jamais ne me nuira. Longtemps après, seule, je suis parvenue à me sauver de Ravenne et à m'embarquer. J'ai passé plusieurs mois à Corfou, espérant en vain des lettres de Fabio; enfin, évitant mille périls, j'ai acheté un passe-port d'un Grec, et me voici; vous pouvez me trahir si vous en avez le cœur. J'attends tous les jours une lettre qui m'annoncera que Fabio a fait ses vœux. Il veut apparemment que je suive son exemple, puisque je lui ai annoncé mon dessein, et qu'il ne m'écrit pas qu'il le désapprouve. »

Ce récit m'effraye par sa longueur; hier soir, quand Paul nous l'a fait, il nous a semblé court. Il n'a pas voulu quitter Venise sans voir Francesca; rien n'était plus difficile, mais il n'est pas homme à se laisser arrêter par des obstacles. Il paraît ravi de sa beauté, et surtout de son air doux, innocent, tendre. C'est une figure lombarde, de celles que Léonard de Vinci a reproduites avec tant de charmes dans ses *Hérodies*. Francesca a le nez légèrement aquilin, un ovale parfait, les lèvres minces et délicates, de grands yeux bruns mélancoliques et timides et le plus beau front, sur le milieu duquel se partagent les plus beaux cheveux châtain foncé. Paul n'a pu lui parler, il sait par le confesseur du couvent que jamais elle n'a eu la

moindre idée qu'elle faisait mal en tuant l'inconnu. Elle n'est pas encore revenue de la surprise que lui cause la conduite de Fabio ; la découverte que le mort était son frère ne lui semble nullement justifier sa froideur. Quelquefois elle pense qu'à Turin, et avant son retour à Ravenne, il avait cessé de l'aimer.

LES ÉGLISES DE ROME.

5 octobre 1828. — Le catholicisme vient de montrer à Lisbonne et en Espagne qu'il exècre le gouvernement représentatif, qui est justement l'unique passion du dix-neuvième siècle. Il est donc possible qu'avant la fin de ce siècle beaucoup d'hommes sensés adoptent une forme nouvelle pour le culte du DIEU TOUT-PUISSANT, RÉMUNÉRATEUR ET VENGEUR.

Tant que l'homme aura de l'imagination, tant qu'il aura besoin d'être consolé, il aimera à parler à Dieu, et, suivant son caractère particulier, il parlera à Dieu avec plus de plaisir sous les magnifiques voûtes de Saint-Pierre de Rome ou dans la petite église gothique de son village à demi ruinée. Quand le sentiment religieux est profond, la magnificence l'importune, et il préfère la chapelle abandonnée au milieu des bois, surtout quand elle est battue par la pluie d'orage, solitaire, et qu'on entend à peine dans le lointain le bruit de la petite cloche d'une autre église.

Nous autres gens du Nord, nous ne pouvons trouver dans les églises de Rome ces sensations d'abandon et de malheur : elles sont trop belles. Toujours pour nous l'architecture, imitée du grec par Bramante, *est une fête*. Mais les Romains trouvent cette sensation d'abandon et de tristesse dans plusieurs de ces petites églises que je vais décrire rapidement ; par exemple à Sainte-Sabine, sur le mont Coelius.

Si tout est incertitude pour l'histoire des restes de la Rome des rois, de Rome sous la république et même de la Rome des empereurs, rien n'est plus certain que l'histoire des églises, mais aussi rien de moins intéressant.

Je vous engage à effacer, avec un trait de crayon, les noms des églises que vous aurez vues.

Je placerai d'abord pour mémoire les vingt-deux églises les plus remarquables à mes yeux.

SAINT-PIERRE. Basilique bâtie par Constantin, refaite par Nicolas V et Jules II.

LE PANTHÉON (ou Sainte-Marie *ad Martyres*). Veuve du buste de Raphaël ; modèle complet de l'architecture antique.

SAINTE-MARIE-MAJEURE. Basilique ; l'air d'un salon.

SAINT-JEAN-DE-LATRAN. Basilique ; rien pour la beauté.

SAINT-ANDRÉ-DELLA-VALLE. Belle façade et fresques divines du Dominiquin.

SAINTE-MARIE-DES-ANGES. Architecture sublime ; une simple bibliothèque antique, plus noble que la plupart de nos églises.

ARA CœLI. Au Capitole, à gauche en montant ; ancien temple de Jupiter ; charmante église, et vue superbe de la porte ; colonnes antiques, air sombre, le *Sacro Bambino* ; immense escalier de marbre.

SAINT-PAUL HORS DES MURS. Brûlée en 1823. Ruines sublimes : air mélancolique d'une église gothique.

LES SAINTS-APÔTRES. Tombeau de Ganganelli, et, dans le vestibule, petit monument par Canova ; une aigle antique.

SAINT-AUGUSTIN. Le *Prophète Isaïe*, fresque de Raphaël ; son style se rapproche de celui de Michel-Ange.

MADONA-DELLA-PACE. Ses belles fresques par Raphaël.

CAPUCINS. Place Barberini ; le *Saint Michel* du Guide.

SAINT-CLÉMENT. Reste le plus complet des églises des premiers siècles ; chœur au centre de l'église.

SAINT-ÉTIENNE-LE ROND. Forme singulière ; affreux tableaux de martyres.

SAINT-GRÉGOIRE AU MONT-CœLIUS. Ce sont sans doute des élèves du Guide qui ont peint le *Concert des Anges* d'après quelque petit des-